

**José Gotovitch,**  
***Du communisme et des communistes en Belgique :***  
***approches critiques,***  
**Bruxelles : Éditions Aden ; Éditeur scientifique : CArCoB, 2012.**



### **PRÉFACE**

L'histoire politique n'a plus la cote, et ce depuis longtemps. Là où même l'histoire militaire s'est refait une santé et où l'histoire culturelle règne en maître, l'histoire politique ne semble répondre à aucun des critères qui rendent un objet d'avant-garde. Elle est nationale, alors que l'avenir semble appartenir au transnational. Elle étudie les élites, les émetteurs, les institutions, alors que les historiens questionnent de plus en plus une histoire sociale élargie, les questions de réception, l'autonomie, les résistances et les réappropriations du corps social. Loin de se prêter aux approches interdisciplinaires, elle est colonisée par la science politique, et face à cette rude concurrence, les historiens et leur narration ont renoncé à la conceptualisation.

Au-delà des modes historiographiques, forcément passagères, une rupture s'est produite dans le fonctionnement de la démocratie, dans la nature de l'engagement politique, dans le rapport entre électorat et élus. L'histoire politique du XXe siècle, nous est aujourd'hui profondément étrangère, presque exotique. L'action de jeunes militants du PSC pour le retour de Léopold III ou pour l'école catholique ; l'engagement pour l'Algérie française ou encore contre l'installation de missiles nucléaires américains en Europe semblent appartenir à un passé lointain et révolu que rien ne rapproche des enjeux qui traversent nos sociétés contemporaines. Quel objet pourrait alors apparaître plus exotique que le Parti communiste belge – un parti marginal et disparu, qui a passé son existence à défendre une idéologie et une patrie qui a elle aussi cessé d'exister ?

Et pourtant José Gotovitch nous propose un ensemble caléidoscopique d'études du communisme et des communistes en Belgique qui montre à quel point ce parti est un objet fascinant. Transnational par excellence, pour commencer. La question que les partis politiques européens se posent depuis une bonne décennie – comment séduire un électorat immigré ? – fut en quelque sorte constitutive du PCB, tout au long de son histoire. Que la propagande anticommuniste ait pu le dénoncer comme « le parti de l'étranger » indique à quel point les partis traditionnels étaient imprégnés de xénophobie et incapables d'intégrer une citoyenneté plurielle. Les parcours biographiques extraordinaires, dont ce livre brosse le tableau, montrent que le cosmopolitisme fut une réalité politiquement marginale à l'ère de la « tyrannie du national », mais qu'elle n'en fut pas pour autant socialement insignifiante<sup>1</sup>. Ensuite la marginalité choisie du PCB ne se prête guère à une histoire institutionnelle. Si les élites communistes et un appareil de parti ont bel et bien existé, la multiplication des angles d'approche adoptés par l'auteur permet de pratiquer un jeu d'échelle – du Komintern à la politique municipale, de la présence dans les usines aux cellules syndicales, du milieu médicale au théâtre populaire. José Gotovitch place en effet au cœur de son analyse du PCB le décalage entre l'émission et la réception d'un message politique. Son constat est sans compromis.

---

<sup>1</sup> Gérard Noiriel, *La tyrannie du national : le droit d'asile en Europe, 1973 – 1993*, Calmann-Lévy, Paris, 1991.

Déjà, en novembre 1936, André Gide, de retour d'un voyage en Union soviétique, écrivait : « Il y a là-bas du bon et du mauvais. Je devais dire : de l'excellent et du pire. L'excellent fut obtenu, au prix, souvent, d'un immense effort. L'effort n'a pas toujours et partout obtenu ce qu'il prétendait obtenir. Il arrive trop souvent que les amis de l'URSS se refusent à voir le mauvais, ou du moins à le reconnaître ; de sorte que, trop souvent, la vérité sur l'URSS est dite avec haine, et le mensonge avec amour »<sup>2</sup>. C'est là sans doute une autre qualité de cet ouvrage, assez rare pour être relevée. Aucune autre idéologie n'a autant basé sa conduite politique sur une analyse du passé que le marxisme. Écrire l'histoire du communisme a donc toujours constitué un enjeu particulier et suscité la polémique. Celle des anticomunistes de toujours et leur diabolisation n'est que de peu d'intérêt. Les mieux renseignés et les plus virulents furent les marxistes dissidents (« anti-staliniens ») et les ex-communistes, pour qui la ferveur de la dénonciation depuis leur rupture n'avait d'égal que la ferveur de leur adhésion. On ne peut certes mettre dans le même panier les analyses d'Annie Kriegel, François Furet, Tony Judt ou Stéphane Courtois, mais l'arrière-fond de rancœur qui caractérise l'ensemble de leurs critiques sonne comme un anachronisme dans cette époque post-communiste. L'historien doit choisir entre comprendre et dénoncer et quand la dénonciation est devenue sans objet, c'est la compréhension qui est laissée pour compte. L'enjeu n'est pas mince pour l'Europe d'aujourd'hui, car une historiographie dépassionnée du communisme en Europe occidentale constituera une première contribution pour historiciser, plutôt que d'instrumentaliser, l'histoire du communisme dans les pays d'Europe centrale et orientale.

Dire la vérité sur le communisme et les communistes avec amour ne relève pas ici du discours politique. C'est une condition à une meilleure compréhension d'un phénomène central de l'histoire du XXe siècle. Affirmer que le PCB est un parti sans autonomie aucune et que tout est téléguidé à partir de Moscou revient à affirmer qu'il n'a strictement aucun intérêt en tant qu'objet d'étude. À l'inverse, nier l'autorité de l'Internationale serait une absurdité. La richesse de l'analyse de ce livre réside dans la confrontation entre l'autoritarisme des instances communistes internationales et leurs revirements brutaux, et l'autonomie du terrain, l'engagement sans compter des militants. Le constat de José Gotovitch est sans concession quand il décrit le gâchis d'une vie comme celle de Marc Willems ou de Henri De Boeck. Le portrait qu'il dresse d'Edgar Lalmand, homme austère, rigide et aliéné du terrain politique et humain de son parti, est sans appel. Pourtant, le lecteur gardera de sa lecture surtout l'extraordinaire richesse humaine de ce milieu communiste en Belgique, un milieu ouvert, militant sur des thématiques d'avant-garde – droit des immigrés et des femmes, accès à la culture et à la santé pour les classes populaires, défense des chômeurs, pacifisme... -, un engagement qui demandait courage et abnégation dans une société hostile, un engagement qui n'était pas synonyme d'aveuglement idéologique – les conflits incessants qui caractérisent l'histoire du parti l'illustrent – un engagement, *in fine*, à maints égards très moderne. Comment alors définir la place de ce parti dans l'histoire du XXe siècle ? L'auteur le résume avec force dans son chapitre sur la politique communale : « Le PCB s'est affirmé comme un facteur de pression dans le système politique belge. Il a permis d'exprimer la protestation sociale d'exclus du système du travail, le mécontentement d'électeurs socialistes et encore l'adhésion à une utopie, toutes formes d'engagements généraux sans liens aucuns avec les problèmes de gestion communale, et, à de rarissimes exceptions près, sans identification à un quelconque personnel politique. » Un échec politique donc, mais un miroir à facettes unique pour une autre histoire politique et sociale.

On ne construit pas de dynasties universitaires en choisissant de travailler sur le communisme et les communistes en Belgique. Après une riche carrière et une œuvre abondante, on ne peut non plus guère faire appel à un parrain pour préface un livre. Cette préface s'inscrit dans la ligne non conformiste du parcours de l'auteur du livre : elle n'est donc écrite ni par un parrain, ni par un héritier. Les filiations

---

<sup>2</sup> André Gide, *Retour de l'URSS*, Gallimard, NFR, Paris, novembre 1936, p. 15-16.

intellectuelles que José Gotovitch a engendrées sont des plus diverses et toutes librement choisies, pour des générations d'étudiants et de chercheurs en histoire et en sciences politiques à l'Université libre de Bruxelles, au Centre d'études Guerres et Sociétés contemporaines et dans bien des lieux insoupçonnés encore. Le PCB est mort, vive l'histoire du communisme et des communistes ! Ceux qui cherchent à comprendre comment un historien travaillant sur des objets d'apparence marginale a pu et continue d'inspirer autant de jeunes (et moins jeunes) chercheurs trouveront une réponse dans ce livre et la richesse de sa multitude d'approches.

***Pieter Lagrou***

*Professeur à l'Université libre de Bruxelles*